





## GUERRES AUSTRALES ET GUERRES COLONIALES

René Pélissier

Pág. 187 a 202

Les bibliothèques spécialisées en histoire militaire étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire rarement « ouvertes » aux conflits auxquels la plupart des ancêtres de leurs lecteurs potentiels n'ont pas participé, elles se cantonnent fréquemment dans des secteurs « sûrs » : les guerres conduites par les armées des pays où elles sont implantées. Les grandes exceptions sont, naturellement, les conflagrations internationales majeures. Les guerres coloniales ou paracoloniales « exotiques » entrent rarement dans cette dernière catégorie. En laissant ainsi de côté – délibérément ou non – une foule de conflits ne les concernant pas directement, ces bibliothèques privent leurs utilisateurs de points de comparaison qui peuvent s'avérer profitables... lorsque l'on veut préparer une intervention lointaine. Pour s'en tenir à la seule Afrique noire, on ne voit pas très bien quelles institutions francophones ou lusophones peuvent revendiquer un fonds ou une collection de grande ampleur consacrée aux efforts démesurés consentis par les colons rhodésiens pour endiguer les mouvements nationalistes qui finirent par les user. Même appréciation pour ce que les Sud-Africains de l'apartheid appelaient les Border Wars, et on ne peut pas dire non plus que les centaines de titres publiés au Portugal sur ses quatorze ans de guerre (1961-1974) encombrant les bibliothèques étrangères, même aux Etats-Unis.

Les quelques lignes ci-après ne prétendent évidemment pas recenser la totalité d'une production inégale mais proliférante. Elles visent simplement à attirer l'attention sur ce que l'on peut espérer trouver – avec beaucoup de mal dans la plupart des cas – sur des opérations de faible ou moyenne intensité mais qui bouleversèrent la scène politique africaine et, assurément, l'avenir de millions d'hommes.

THE SAINTS<sup>1</sup> est symptomatique d'une littérature d'anciens combattants blancs en exil qui, les années passant, publient de plus en plus pour lutter contre l'oubli, revivre leur jeunesse et, pour certains, ressasser leur amertume. Le livre est l'histoire « régimentaire » non officielle, donc plus vivante, d'une unité (seulement trois compagnies multiraciales en partie composées de volontaires internationaux) qui lutta en Rhodésie, mais aussi, profondément, au Mozambique de 1961 à 1980, c'est-à-dire d'abord pour défendre une frontière orientale poreuse, puis pour épauler une armée coloniale portugaise découragée et enfin, après l'effondrement de celle-ci en 1974, contrer les incursions armées des guérilleros de Robert Mugabe. Les Saints étaient tout, sauf de simples amateurs de cantiques, surtout à compter de 1976 et jusqu'en 1979. Cette compilation de témoignages publiés ou inédits valorise naturellement l'efficacité mortelle d'une petite machine de guerre qui, opérationnellement, commence à être étudiée sérieusement dans les académies militaires anglo-américaines. Les Saints enregistrèrent néanmoins 132 morts dont 100 au combat.

De même origine et avec la même orientation politique, les mémoires de Charlie WARREN<sup>2</sup> sont encore plus vivants car ce sous-officier décrit avec un luxe de détails impressionnant toutes les opérations auxquelles il prit part, notamment au Mozambique et en Zambie. Les Rhodésiens hésitaient rarement à aller chercher leurs ennemis dans leurs sanctuaires, hors frontières. Ces raids lointains contrastaient avec la retenue précautionneuse des Portugais avant 1974. Il est vrai que les soldats de Salisbury croyaient en ce qu'ils faisaient, car ils n'avaient plus le choix. L'avenir leur montra cependant que même saint Georges ne pouvait rien contre la disproportion des forces. Ce n'est pas une lecture pour les âmes sensibles, et l'auteur ne s'excuse nullement, ni de son langage ni de ses actes.

De l'avant-poste rhodésien qui, maintenant, ne semble plus intéresser que les experts et les survivants en diaspora, on glisse ensuite vers le cœur de l'ancien *laager* (le bastion) blanc d'Afrique du Sud. Ayant mobilisé des centaines de milliers de conscrits (la plupart beaucoup moins

<sup>1</sup> Alexandre BINDA (auteur) & Chris COCKS (compilateur et editor), *THE SAINTS. THE RHODESIAN LIGHT INFANTRY*, 30 South Publishers, Johannesburg, 2007, 544p., centaines de photos et cartes noir et blanc et couleur + 1 DVD.

<sup>2</sup> Charlie WARREN, *STICK LEADER. R.L.I.*, Just Done Productions Publishing, Durban, 2007, XVI-306p., nombreuses photos noir et blanc + 1DVD.

motivés que les Rhodésiens), il est inévitable que la littérature militaire sud-africaine soit quantitativement plus riche que la rhodésienne. Peut-être cependant pas proportionnellement aux peuplements blancs respectifs à l'époque. Quoi qu'il en soit, il y a un public local suffisant pour viabiliser l'édition d'assez nombreux titres non nécessairement réservés aux anciens combattants. Et tous ne sont pas aussi triomphalistes ou nostalgiques que ceux des ex-Rhodésiens qui ont été chassés de leur « paradis » provisoire.

Avec les mémoires posthumes du colonel André DIEDERICKS<sup>3</sup>, on entre dans de nouveaux décors (le Sud-Ouest africain/ la Namibie, l'Angola et quelques pays satellites de Pretoria) où se produisent des acteurs également nouveaux (la SWAPO des Ovambos nationalistes, l'UNITA de Savimbi, les Cubains, l'Armée angolaise, etc.) rejoignant d'autres déjà rencontrés (la RENAMO antimarxiste au Mozambique, etc.) Mais le plus important du livre se situe dans la description et l'analyse des activités des services spéciaux de l'Armée sud-africaine où l'auteur s'illustra: les « fameux » Recces. Quoi que l'on pense de leurs motivations, ces petites unités d'élite, racialement intégrées et connaissant la brousse comme leur poche étaient chargées d'infiltrer les territoires ennemis, d'espionner l'adversaire, accessoirement de l'éliminer, mais surtout de saboter et de survivre dans des conditions très hostiles, afin de rendre compte au commandement, avant que celui-ci n'engage des unités plus classiques. En somme, des « enfants perdus » qu'il ne fallait surtout pas perdre. On apprend dans ces pages force détails sur l'invasion (et l'arrêt) de 1975 en Angola, sur les Recces au Sud-Mozambique devant appuyer clandestinement les Rhodésiens, puis la RENAMO, sur les rivalités au sein de la bureaucratie militaire, sur le mode opératoire d'une équipe de 2-3 hommes sur les arrières de l'ennemi (des missions de plusieurs mois impliquant des semaines de marches avec initialement une centaine de kilos de matériels, d'eau et de nourriture sur le dos). Sabotages, tirs de missiles sol-air contre l'aviation cubano-soviétique au Sud-Angola (1987) furent les principales activités de l'auteur. Il ne participera pas aux grandes batailles de 1987-1988, mais ce qu'il nous offre complète assez bien ce qui s'est déjà publié sur la guerre au Sud-Angola.

<sup>3</sup> André DIEDERICKS, *JOURNEY WITHOUT BOUNDARIES. THE OPERATIONAL LIFE AND EXPERIENCES OF A SA SPECIAL FORCES SMALL TEAM OPERATOR*, Just Done Productions Publishing, Durban, 2007, VIII-204p., photos noir et blanc et couleur.

Dans le même secteur opérationnel et dans la même optique, *THE BORDER*<sup>4</sup> est un roman de guerre brutal où l'auteur mélange des faits historiques et des descriptions d'opérations auxquelles vraisemblablement il a participé dans les Recces. Mais si l'on voit bien la situation calamiteuse des postes angolais détruits par les Sud-Africains, ici il n'y a ni triomphalisme, ni sentimentalisme. On torture et l'on assassine de part et d'autre. Une attaque de parachutistes contre un camp de la SWAPO échoue. Le surnaturel est présent. Un général sud-africain est un ambitieux incapable, les traîtres sont à l'œuvre. Le récit se termine par un massacre dans une ferme de Blancs en Namibie. L'on voit que les vents de l'après-apartheid ont soufflé, même dans la fiction sud-africaine macérant dans une histoire militaire dépouillée désormais de la propagande antérieure.

Et que deviennent ces guerriers blancs, et ces mercenaires noirs après que le nouveau régime les a « remerciés »? Beaucoup ne savent rien faire d'autre que bien se battre, spécialité hautement appréciée par les temps qui courent. Et pas seulement en Afrique, hélas! Le gros livre de l'ancien lieutenant-colonel Eben BARLOW, fondateur de la plus célèbre des « sociétés militaires privées » d'Afrique du Sud, *EXECUTIVE OUTCOMES*<sup>5</sup>, est ce qui existe de plus détaillé à ce jour sur l'essor et la fin de cette « grande compagnie » de professionnels de la guerre. Le récit est fascinant et s'il ne dit que ce qu'il veut révéler sans compromettre des commanditaires voulant garder un précieux anonymat, ou en apprend néanmoins assez pour voir combien ses prédécesseurs en Afrique centrale dans les années 60, les « exploits » d'un Bob Denard et d'autres « héros » mythiques du mercenariat au Congo font pâle figure à côté de la froide efficacité capitaliste de cette entreprise de location de lansquenets travaillant avec le Gotha du haut-commandement de l'ancienne Armée sud-africaine et les chefs d'Etat en difficulté.

Dès lors, la morale étant jetée aux orties, pourquoi s'étonner que les ennemis d'hier (le régime à Luanda ayant perdu ses appuis cubano-soviétiques) sont devenus les clients satisfaits de ces nouveaux « conseillers » qui n'ont aucun scrupule à combattre leurs « amis » les plus chers (l'UNITA de Savimbi) ? Qui paie a raison, et quelle armée étrangère connaît

<sup>4</sup> A.J.BROOKS, *THE BORDER*, 30<sup>e</sup> South Publishers, Johannesburg, 2007, 299 p.

<sup>5</sup> Eben BARLOW, *EXECUTIVE OUTCOMES. AGAINST ALL ODDS*, Galago Books, Alberton (Afrique du Sud), 2007, 552p, nombreuses photos couleur.

trait mieux l'Angola que les anciens des services spéciaux et des unités parachutistes, ainsi que d'autres spécimens de soldats démobilisés par Pretoria? De 1975 à 1988 ils avaient eu le temps d'arpenter le terrain et de réunir une documentation sans égale sur les dirigeants locaux. Pour les historiens qui compareront ce livre aux deux ou trois déjà parus sur le même sujet, il suffira de dire que, pour la première fois, nous disposons d'une vue d'ensemble sur les coulisses financières, diplomatiques, politiques, et opérationnelles de cette intervention (1993-1996) qui fut surtout mise au service des pétroliers au Nord-Ouest, des propriétaires ou des exploitants des terrains diamantifères au Nord-Est, et ultérieurement de l'Armée régulière angolaise dont l'entreprise réorganisa et entraîna de nombreux soldats. Nous ne disposons évidemment pas des données nécessaires pour contester les affirmations de l'auteur, mais il semble bien que, tous comptes faits, ses mercenaires étaient beaucoup plus rentables et efficaces que les contingents onusiens saupoudrés dans une grande partie de l'Afrique tropicale. Plus de 300 pages sur cet « épisode » angolais et 90 pages sur la suite en Sierra Leone (avant des aventures encore plus rocambolesques en Nouvelle-Guinée) nous rapprochent des théâtres d'opérations de l'Armée portugaise, il y a plus d'une génération.

En ce qui la concerne, l'on commencera par la Guinée-Bissau actuelle avec trois exemples de fictions « martiales » (plutôt moins que plus). En fait, si l'on analyse ce que produisent les presses portugaises et les échantillons qui nous parviennent d'Afrique du Sud, les différences sont flagrantes. Elles le sont encore plus lorsque les auteurs sont d'anciens Rhodésiens. Au Portugal, rarissimes sont devenus les « écrivains » (même ex-officiers de carrière) qui défendent encore la mission que l'Estado Novo salazariste leur avait confiée. Ils doivent reconnaître qu'ils ont été vaincus ou « trahis » et que leur cause était fragile, voire mauvaise. Au mieux, ils rejettent la responsabilité de leurs défaites sur les politiques de l'époque. Les deux livres (<sup>6</sup>et<sup>7</sup>) de souvenirs romancés de Mário VICENTE sont ceux d'un sous-officier du contingent qui, dans le premier (2000 ?) titre raconte les 22 mois (à compter de 1965) passés au sud-est de la Guinée (pays

<sup>6</sup> Mário VICENTE, *PUTOS, GANDULOS E GUERRA*, auto-édition, Estoril(?), 2000(?), 174p., photos noir et blanc.

<sup>7</sup> Mário VICENTE, *PAMI NA DONDO. A GUERRILHEIRA*, auto-édition, Estoril(?), 2005, 111p., photos noir et blanc.

nalu), la dureté du milieu et des combats et la dégradation du moral des soldats. Et nous sommes encore loin de la fin de la guerre lorsque Amílcar Cabral et ses successeurs surclassèrent une armée européenne qui voulait surtout survivre. VICENTE va même jusqu'à approuver le combat des nationalistes, ce que nous ne rencontrons pratiquement jamais dans la littérature de guerre fondée sur les expériences sud-africaines. Il va accentuer cette orientation en consacrant son deuxième livre à une prisonnière africaine et à ses expériences de monitrice dans un camp retranché portugais où elle espionne au profit de son parti (le PAIGC). Il mêle des considérations sur la politique interne du PAIGC à la perception de l'inutilité de cette guerre et à la description de la folie qui gagne les soldats. Un sous-officier la viole. Relâchée, elle accouchera d'un bébé métis chez les guérilleros. Ce n'est pas un thème que l'on risque de trouver sous une plume sud-africaine !

Toujours en Guinée, le roman d'un médecin<sup>8</sup> s'attache moins aux combattants qu'à la société créole de la capitale, penchée au « balcon » de la guerre puisque l'on y entend le canon. Il est aussi original que l'auteur précédent dans son exploration des petits (ou moyens) fonctionnaires africains, du clergé portugais, de la mentalité mesquine et bureaucratique des officiers « pistonnés » postés à Bissau, du passage de certains fonctionnaires locaux à la guérilla, de la fausse quiétude qui règne en ville alors que la brousse est devenue cauchemardesque pour ses compatriotes. Même sous le général Spínola !

Encore à l'arrière des combats, mais cette fois-ci au Mozambique<sup>9</sup> dans un petit poste administratif, avant, pendant et après la grande opération « *Nó gordio* » montée par le général Kaulza de Arriaga pour chasser la guérilla du FRELIMO du Cabo Delgado. Pur exercice conçu par un « stratège » d'extrême-droite qui se trompait de guerre, et qui se solda par un demi-échec, par le déplacement des troubles graves vers le moyen-Zambèze, c'est-à-dire par l'extension irrépessible des théâtres d'opérations vers l'ouest (malgré l'aide des Rhodésiens) et par l'essoufflement encore plus accentué des troupes portugaises. Le texte nous informe donc sur un an de la vie d'une pe-

<sup>8</sup> Mário G. FERREIRA, *TEMPESTADE EM BISSAU. ANO 1970*, Pallium Editora, Lisbonne, 2007, 215p.

<sup>9</sup> E.S.TAGINO, *MATARAM O CHEFE DE POSTO*, Edições Saída de Emergência, Parede, 2007, 158p.

tite garnison devant cohabiter avec un chef de poste prévaricateur et aux mœurs troubles, dans un contexte colonial où la magie ainsi que des morts inexplicables et une ambiance lourde (bien que la population africaine locale ne soit pas encore fascinée par le nationalisme) autorisent l'auteur à introduire quelques excroissances peu crédibles : la présence dans ce coin perdu d'un agent secret britannique ! Il n'a pas une haute opinion de la moralité de ces micro-kystes administratifs en pays macua. Une vision peu fréquente dans les témoignages sur le Nord-Mozambique vers 1960-1970.

Retour à la guerre coloniale portugaise « active » avec l'immense fresque « autobiographique » d'un auteur qui revisite le triple conflit où s'enlisa et mourut le régime. L'auteur de *MILICIANOS*<sup>10</sup> ne porte pas les officiers de carrière dans son cœur car lui-même, capitaine improvisé contre son gré, dut sacrifier trois ans de sa vie à défendre une cause à laquelle il ne croyait pas. De 1971 à 1973, son livre assez complexe suit les tribulations de cinq capitaines de réserve évoluant entre l'enfer des garnisons luso-guinéennes (sur le rio Cacheu) jusqu'au purgatoire non moins dangereux du Nord-Est du Mozambique (entre Mueda et Mocimboa da Praia). Sans oublier les savanes arborées de l'Est-Angola dont il offre un portrait percutant (Gago Coutinho). Il y décrit bien les opérations, la cohabitation avec la police politique disposant de ses propres troupes (les *Flechas*), les supplétifs katangais (les *Fieis*), la collusion entre l'organisme étatique chargé de construire les routes et le MPLA pour qu'il laisse le bitume avancer vers l'Est, etc. En fait, c'est l'envers de l'héroïsme de la propagande. Le mot d'ordre, selon lui, parmi les officiers de métier, est « survivre en en faisant le moins possible ». Dès lors, on ne s'étonne pas que les pertes au combat aient été relativement faibles pour les Portugais en plus de treize années sur trois théâtres aussi démesurés, distendus et pathogènes. Lisbonne avec ses faibles ressources humaines et matérielles ne pouvait que contenir et retarder, mais pas vaincre dans un contexte international hostile à ses thèses.

L'éditeur du livre précédent étant éclectique, il publie également sur sa lancée un recueil<sup>11</sup> de témoignages d'officiers de carrière (à la retraite) qui

<sup>10</sup> Rui NEVES DA SILVA, *MILICIANOS. OS PEÕES DAS NICAS*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 731p.

<sup>11</sup> Collectif, *A GERAÇÃO DO FIM. INFANTARIA. 1954-2004*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 355p. photos noir et blanc.

dans leur jeunesse se trouvèrent en première ligne entre 1961 et 1975. Il y a beaucoup de choses à glaner pour l'historien dans ces dépositions, naturellement favorables à leur corporation. On citera, non limitativement, une précieuse mise au point sur les accords de non-belligérance entre l'Armée portugaise et l'UNITA de Savimbi; la version du commandant du peloton qui tira (14 juin 1960) à Mueda contre les manifestants africains au Nord-Mozambique, événement fondateur majeur pour l'organisation nationaliste qui héritera de l'indépendance; un très long récit d'un officier de parachutistes sur l'élimination du QG du PAIGC au Sud-Est de la Guinée en décembre 1972, sur l'entrée en action de ses premiers missiles soviétiques qui, le 6 avril 1973, abattent trois avions portugais, sur la destruction de l'artillerie portugaise à Gadamael par ledit PAIGC, sur la prise du QG local du PAIGC, etc. En résumé, il s'agit d'un texte qui, sélectionné ou non, montre qu'il y avait quand même des unités de choc qui, presque jusqu'au bout, avaient conservé toute leur combativité. Conclusion qui mettra un peu de baume au cœur des historiens portugais du XXI<sup>e</sup> siècle lorsqu'ils se pencheront sérieusement sur la fin de leur empire, examinée sous l'angle exclusivement militaire.

A ce jour (2007), c'est un ancien officier américain d'état-major de l'US Navy et ex-professeur de l'Université des Marines, qui a creusé et étudié véritablement en profondeur et le mieux le matériel, le potentiel et les activités concrètes d'une branche de la Marine portugaise pendant la guerre coloniale. Il s'agit d'un admirateur inconditionnel des Forces armées portugaises entre 1961 et 1974, position minoritaire à l'étranger mais flatteuse pour les officiers de carrière ayant combattu en Afrique. John P. CANN<sup>12</sup> n'est pas un inconnu, puisqu'on lui doit déjà un livre traduit en portugais sur les méthodes appliquées par le commandement portugais pour lutter contre la guérilla. Mais dans ce nouveau livre, impressionnant de méticulosité, il s'est surpassé. Exploitant les archives de la Marine et les documents officiels publiés, plus des témoignages d'anciens officiers ayant planifié les opérations des fuzileiros ou ayant personnellement combattu à leur tête, l'auteur ne nous fait grâce d'aucune activité majeure des fusiliers marins (3400 en 1974) sur le Zaïre/Congo (peu menacé), le Cuanza

<sup>12</sup> John P. CANN, *THE BROWN WATERS OF AFRICA. PORTUGUESE RIVERINE WARFARE, 1961-1974*, Hailer Publishing, St. Petersburg (Florida), 2007, XVIII-248p., photos noir et blanc.

et les rivières et les fleuves de l'Angola oriental. Il faut reconnaître que voir en 1973 des marins sur le Cuando ou le Cuito intriguait l'observateur que nous étions, à l'époque.

Le gros de l'ouvrage concerne cependant les difficultés rencontrées en Guinée et au Mozambique. L'expédition de bâtiments de fort tonnage sur le lac Niassa est décrite avec un luxe de détails logistiques et techniques jamais rencontré avant CANN. Il consacre évidemment un fort chapitre à l'opération « Mar Verde » contre Conakry en 1970, déjà bien couverte en portugais, mais ignorée ou « oubliée » ailleurs. Il estime que ce fut un succès du point de vue naval, mais on sait aussi que, politiquement, ce fut un semi-échec. Peu importe l'interprétation que l'on en donnera. Reste que le livre de CANN – qui ne s'occupe que des plans et des résultats sur le terrain, mais rarement ou jamais du moral des officiers et surtout jamais des hommes de troupe – est une pierre angulaire dans la réhabilitation du rôle de l'Armada à terre.

De ce livre d'un professionnel, on passera tout naturellement à la vision presque aussi idyllique de l'épouse<sup>13</sup>, d'un officier de ces fameux fuzileiros, d'abord en Guinée puis au Mozambique. Femme mondaine, mais ayant un caractère bien trempé, l'utilité de ses mémoires de guerre est double pour l'historien. De février 1969 à 1970, avec son bébé, elle est relativement privilégiée à Bissau, car la Marine, selon elle, traitait beaucoup mieux les familles de ses officiers que l'Armée de Terre. Dans son milieu, fortement orienté à droite, les produits abondent, car importés du Cap-Vert à des prix avantageux. Elle n'aime pas la «psico» de Spínola qui, lui, n'aime pas la Marine. On apprend qu'une nuée de domestiques africains est au courant des préparatifs avant les opérations importantes, ce qui doit beaucoup contribuer à multiplier les attaques du PAIGC contre les navires qui relient les postes dans ce pays de rias et de rios. Les tensions deviennent terribles, même dans les troupes d'élite. Elle visite les Bissagos, à l'écart des convulsions, mais elle a aussi embarqué jusqu'à Cacine, en plein dans la zone du PAIGC. Malgré son ultra-patriotisme, elle s'opposera à ce que son mari en fin de séjour participe à l'attaque contre Conakry et, maintenant, le regrette amèrement, dit elle.

<sup>13</sup> Cristina MALHÃO PEREIRA, *VENTURAS E AVENTURAS EM ÁFRICA. GUINÉ (1969-1970), MOÇAMBIQUE (1971-1975). REGRESSO A ÁFRICA 30 ANOS DEPOIS*, Civilização Editora, Porto, 2007, 343p., photos noir et blanc et couleur.

Au Mozambique, où son époux est capitaine du port d'Inhambane, sa vision d'Ibo est intéressante, car elle rappelle que certains prisonniers politiques africains travaillaient en ville. Son apport documentaire redevient ensuite très important car si la « révolution » pagailleuse de 1974 la déçoit, bien entendu, son témoignage *in situ* sur la tentative de soulèvement (7 septembre 1974) des colons de Lourenço Marques contre la politique d'abandon de Lisbonne (face au FRELIMO) et sur l'échec de ce mouvement « spontané », puis sur le massacre de certains Blancs par des bandes de soi-disant révolutionnaires noirs, a bien failli ne jamais paraître. Elle a en effet été « exfiltrée » de justesse avec ses enfants, avant une mort plus que probable. Page sombre d'une décolonisation pathétique à laquelle elle ajoute, en prime, une consultation dans le cabinet d'un astrologue de Lisbonne où elle rencontre dans la salle d'attente des hommes politiques ou d'autres dirigeants de l'époque, vraiment déboussolés. André Malraux, qui soutenait que les Portugais étaient un peuple irréaliste, voire irrationnel, aurait peut-être aimé attendre son tour dans l'antichambre du mage. Pourquoi pas ! Un illustre locataire ultérieur de l'Élysée avait bien une astrologue attitrée qui l'aidait à conduire le destin de la France. Elle devint même docteure en sociologie. On arrête difficilement le progrès scientifique dans les universités parisiennes.

Plus classique, le cours d'Abílio PIRES LOUSADA<sup>14</sup>, officier de carrière et professeur d'histoire militaire, concentre ses leçons sur cinq interventions putschistes (1820, 1851, 1910, 1926, 1974) de l'Armée, qui amenèrent des changements de régime. On peut s'interroger pour savoir si c'est bien là le rôle d'une Armée européenne. Apparemment oui, lorsque les civils, au sud des Pyrénées, se montrent par trop incapables. Seul le cinquième chapitre – très clair – concerne l'Ultram. Travail équilibré et lucide, quelles que soient les convictions personnelles de l'auteur. Dans la zone de perméabilité entre le militaire et le politique, on enregistre encore les souvenirs d'Hugo ROCHA<sup>15</sup> où l'on apprend des faits nouveaux sur un début de mutinerie de la garnison mozambicaine à la Porta do Cerco (point de passage entre Macau et la Chine), le 15 janvier 1962 (est-ce un

<sup>14</sup> Abílio PIRES LOUSADA, *O EXÉRCITO E A RUPTURA DA ORDEM POLÍTICA EM PORTUGAL. 1820-1974*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 143p., photos noir et blanc et couleur.

<sup>15</sup> Hugo ROCHA, *RECORDAÇÕES. MILITAR, DIPLOMATA E GOVERNANTE*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 154p., photos noir et blanc

contrecoup de l'exemple goanais?), à l'instigation de Macaistas maoïstes. Crier « Fora Portugal » (pp.19-21) de la part de soldats noirs était de bien mauvais augure pour l'avenir colonial au Mozambique. De fait, l'envoi de troupes africaines cessa ultérieurement. Dans ce livre, on relève également : 1<sup>o</sup>) une modeste modification illégale de l'emplacement des bornes frontières avec la Zambie (au nord de Gago Coutinho) pour déjouer les tirs du FRELIMO; 2<sup>o</sup>) une attaque (8 mars 1969) assez sanglante au Cabo Delgado où la guérilla tue quatre soldats et s'empare d'un armement relativement important.

Et les conséquences familiales au Portugal de la disparition brutale de tous ces soldats tombés en Afrique? On en voit une partie dans une plaquette<sup>16</sup> où le fils d'un *sargento*, mort dans un accident de voiture (18 octobre 1962) près de Maquela do Zombo, explique que son père avait été enterré en Angola, car cette Armée, pauvre ou pingre, réclamait 10.000 escudos pour ramener le corps à Lisbonne. La famille étant dans la misère avait dû y renoncer. 43 ans après, le fils relate comment les réseaux de solidarité des anciens combattants ont permis, avec l'appui de certains officiers (dont un Bulgare) de l'UNAVEM III des Onusiens, de rapatrier le corps en 1996. Ce simple exemple soulève le double problème : 1<sup>o</sup>) des sépultures militaires portugaises, une bonne génération après la fin de la guerre ; 2<sup>o</sup>) de l'indifférence (ou de l'impécuniosité alléguée) d'une Armée ibérique à l'égard du sort de ses soldats aux colonies.

Pour le deuxième point, il semble qu'un coup d'œil sur la situation vécue dans l'Armée espagnole, à peu près à la même époque, peut être éclairant. Prenons deux témoignages politiquement antagonistes, mais identiques quant au traitement réservé aux soldats expéditionnaires en Afrique du Nord-Ouest, dans des postes qui n'allaient pas tarder à être rétrocédés au Maroc. Le livre de Juan F. HERRERO DIEZ<sup>17</sup> est celui d'un ancien lieutenant de réserve expédié avec un bataillon d'Alicante (830 hommes) pour tenir le chef-lieu (Villa Bens, alias Cabo Juby) de la Zone sud du protectorat espagnol au Maroc. Lui est un ultra-nationaliste et un nostalgique de

<sup>16</sup> António TEIXEIRA MOTA, *LUTA INCESSANTE*, Elefante Editores, Espinho (Portugal), 2005, 83p., photos noir et blanc.

<sup>17</sup> Juan F.HERRRERO DÍEZ, *DIARIO DE UNA GUERRA DESCONOCIDA. DESIERTO DEL SÁHARA, PERIMETRO DEFENSIVO DE VILLA BENS, 1958*, Imageediciones, Madrid, 2007,319p. photos noir et blanc.

l'Armée, dont il ne s'est pas consolé d'avoir été rayé « administrativement » des cadres. Extrêmement détaillé, son journal (18 janvier-13 mars 1958) est utile pour connaître la désorganisation et l'improvisation du commandement, face à l'Armée de libération marocaine. C'est une plongée dans la misère d'une troupe mal nourrie, mal logée, mal soignée, qui aura la chance ici de ne pas quitter les barbelés et quelques postes avancés. Mais s'il n'a pas oublié le fossé entre les officiers de carrière, arrogants d'avoir survécu à la Cruzada, et les lieutenants de réserve, il ne parle pas de mauvais traitements à l'égard des simples soldats. Solidarité corporatiste ?

L'auteur<sup>18</sup> qui le suit, trois-quatre ans après, est un juriste qui, issu de la même région, est envoyé dans le moignon d'enclave d'Ifni, plus au nord, après l'abandon de l'intérieur au Maroc. Lui n'y va pas par quatre chemins : l'*ejército colonial español* à Ifni et au Sahara n'est pas là pour défendre la patrie, mais pour préserver les soldes triplées des officiers de carrière qui méprisent les appelés du contingent, les battent et les humilient, afin d'obtenir une obéissance aveugle par la peur.

Mal armés, mal vêtus, maltraités, mal alimentés, les soldats s'ennuient à Ifni. Il indique que le commandement a dû retirer de la première ligne de défense (5-8 km de la mer) la Legión car il y avait trop de déserteurs. Selon lui, l'imbécilité dans toute société se réfugie prioritairement dans les Armées et s'y concentre dans les corps coloniaux. Ayant visité et décrit Ifni et le Sahara, cinq ans après Manuel JORQUES ORTIZ (cf. René PÉLISSIER, *DON QUICHOTTE EN AFRIQUE. VOYAGES À LA FIN DE L'EMPIRE ESPAGNOL*, Éditions Pélissier, Orgeval (France), 1992, 176p. et René PÉLISSIER, *SPANISH AFRICA- AFRIQUE ESPAGNOLE. ETUDES SUR LA FIN D'UN EMPIRE (1957-1976)*, Idem, 2005, 224p.) nous ne pouvons que confirmer ce que dit l'auteur. On peut même affirmer qu'en 1967, l'Armée franquiste, qui en Afrique ne se battait pas sur trois fronts comme son homologue portugaise, mais servait uniquement à montrer le drapeau sans trop de dangers, était devenue une couverture économique légale pour une partie de ses officiers, les africanistas. Dans les deux cas, une routine, une sclérose conceptuelle de généraux vieilliss étaient perceptibles à tous les échelons du commandement et rejaillissaient sur la vie du sol-

<sup>18</sup> Manuel JORQUES ORTIZ, *IFNI 1961-1962. MEMORIAS DE UN SOLDADO*, auto-édition, Alicante, 2007, 280p., photos noir et blanc.

dat qui se demandait ce qu'il faisait dans cette Afrique si différente de ce qu'en disait la propagande. La grande différence était double, cependant : 1<sup>o</sup>) les Portugais avaient des décennies d'enseignement à l'école, exaltant l'épopée impériale et la grandeur supposée de la mission qu'on leur disait qu'ils s'étaient attribuée de droit divin ; les Espagnols, quant à eux, ne pouvaient rien évoquer de comparable en Afrique ; 2<sup>o</sup>) les Portugais y risquaient leur vie en gâchant leur jeunesse ; les Espagnols savaient bien, confusément ou ouvertement, qu'ils n'étaient là que par malchance et provisoirement, et ce par un simple accident de leur histoire diplomatique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais revenons vers les seuls anciens combattants portugais qui, devenus pères ou grands-pères, continuent à mener leur guerre contre leur mémoire, tantôt en la soutenant avec des documents, des lettres, parfois un journal intime, tantôt en la romançant plus ou moins. S'il y a bien un tournant majeur dans l'Histoire du Portugal, ce n'est pas l'Ultimatum de 1890 – source de mythes ridicules – ni Chaimite et Mousinho de Albuquerque, icônes salvatrices mais provisoires pour politiciens et écoliers avides de héros, ni non plus la pitoyable intervention dans la Grande Guerre. Ce qui compte, c'est la guerre de 1961-1974 et la perte du 3<sup>o</sup> Império qui ont affecté plusieurs millions de Portugais et de membres de leurs familles. Si « le passé est un autre pays », comme dit le dicton en anglais, le « tourisme » mémoriel que connaît en 2008 l'édition portugaise depuis une vingtaine d'années prend des allures de pèlerinage sans miracles, car on ne guérit jamais vraiment des blessures de sa jeunesse.

MATO E MORRO<sup>19</sup> est du genre mémoires dialogués. Le texte se lit avec intérêt, ce qui n'est pas toujours le cas, même chez un ancien étudiant devenu alferes. La période couvre janvier 1972 - début 1974, et la situation géographique est le district de Tete et plus précisément la frontière du Malawi, au nord de Furancungo, ce qui n'est pas d'une originalité extraordinaire. Mais celle-ci arrive lorsque l'auteur est placé dans une unité de soldats de plusieurs origines ethniques, à 650km de Beira. Ils essaient de prendre une base du FRELIMO, guidés par un agent de la PIDE/DGS qui tient encordé un couple d'ex-guérilleros qu'il est prêt à

<sup>19</sup> João FERNANDES, *MATO E MORRO*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 259p., photos noir et blanc.

abattre. Les Cap-Verdiens sont totalement indisciplinés et au bord de la mutinerie dans cette unité. Une description de Tete en pleine euphorie économique (construction de Cabora Bassa), de même que les altercations avec les colons de Mutarara, Lourenço Marques et de Beira, l'attaque de son cantonnement au mortier, l'impuissance des chefs de village, coincés entre le FRELIMO et la troupe, les embuscades, les mines, etc., tout cela a déjà été décrit plus ou moins. Mais la protection des trains vers Moatize et du pont enjambant le Zambèze est un élément crucial pour la construction du barrage. Les témoignages à ce sujet ne sont pas nombreux. Nous en avons un avec ce livre sur la fin du cycle militaire au Mozambique colonial. Il est probable que, dans une vingtaine d'années, le quadrillage historico-géographique sera suffisamment dense pour que les John P. CANN de l'avenir puissent confronter les relatórios officiels avec les souvenirs des littérateurs ayant survécu jusque là.

Abordons ensuite un texte plein de fureurs, de cris et aussi – c'est beaucoup plus utile – de faits que certains voudraient minimiser. En bref, c'est un livre pour amateurs de polémiques, mais avec des éléments dont un historien à venir pourra faire son profit, et ses éventuels lecteurs aussi. On ne va pas ici entrer dans un débat entre les sourds et les aveugles qui ne veulent qu'une seule vérité : la leur, évidemment ! GUERRA, PAZ E FUZILAMENTOS DOS GUERREIROS<sup>20</sup> contient une vigoureuse défense de l'action de Spínola en Guinée, en opposition aux hommes politiques portugais de l'époque. C'est déjà un sujet classique. Ce qui est beaucoup plus novateur, c'est la mise en évidence (y compris avec statistiques et chronologie) de l'action des commandos africains. Rares seront ceux qui contesteront leur courage, leur férocité, leur efficacité et leur assassinat (c'est le mot) partiel par le PAIGC après l'indépendance. Ce que l'on ne voit pas clairement, ce sont leurs origines ethniques, leurs motivations et leurs ambitions politiques. Passons et constatons que l'on aime bien fusiller ses adversaires en Guinée-Bissau, quel que soit l'homme « fort » au pouvoir. Les listes nominales fournies (pp.135-146) paraissent être très incomplètes et, compte tenu des circonstances locales, le resteront à jamais. Ce livre a été composé comme une mise en accusation de la

<sup>20</sup> Manuel AMARO BERNARDO, *GUERRA, PAZ E FUZILAMENTOS DOS GUERREIROS. GUINÉ, 1970-1980*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 402p., photos noir et blanc.

décolonisation, du MFA, etc. Soit ! Mais il fournit également des dépositions déjà publiées ou d'autres, inédites, notamment d'officiers supérieurs portugais, de Luís Cabral, du général João Bernardo Vieira (Nino) et, ce qui peut-être est le plus important, des officiers blancs ou noirs qui commandaient ces comandos africains qui, eux, donnent des détails sur les opérations auxquelles ces « super-guerriers » participèrent. La période la plus couverte concerne les années 1972-1974. En tout, les témoignages occupent les pages 207-361 et constituent la valeur essentielle du livre.

Peu ou prou, tous les récits, romancés ou non, des auteurs publiant sur la guerre coloniale portugaise, ont une base autobiographique, ce qui est compréhensible, car comment pourrait-on autrement retenir l'attention du lecteur – en général, lui-même ancien combattant, retornado ou apparenté à quelqu'un qui a vécu en Afrique – lorsqu'on décrit Dilolo (frontière du Katanga) ou Pedra do Feitiço, si le narrateur n'y a jamais mis les pieds ? Donc Berto ESTRELA<sup>21</sup> est un vétérinaire, ex-alferes « libertin », qui était en poste dans ces localités entre 1962 et 1964. Il a choisi une forme littéraire, parfois naïve, mais cela n'a aucune importance pour notre propos. Ce qui compte, c'est qu'il évoque la naissance de réseaux orientaux du MPLA dès 1962 (?), l'arrivée à l'est des réfugiés blancs du Katanga, puis des mercenaires, les craintes des colons de Lumeje, l'hostilité entre civils blancs et la troupe accusée de ne rien faire, et surtout, la vie militaire le long de la rive sud du Congo/Zaire (mines, un capitaine pédophile déflorant à la chaîne les petites filles, patrouilles, embuscades, soba offrant sa fille pour obtenir la protection de l'alferes mais qui, en fait, est chargée de le tuer). On passera sur les frictions entre militaires et agents de la PIDE, mais on note quelques pages imaginées sur un guérillero de l'UPA. C'est un livre sans prétentions analytiques ou apologétiques. Il est simplement vraisemblable.

En revanche, toujours chez le même éditeur qui exploite à fond le filon ultramarino, on doit signaler à titre comparatif et hors d'Afrique un livre document qui jette une lumière crue sur un épisode peu reluisant pour l'image de l'Estado Novo, puisqu'il concerne la vengeance « judiciaire » de Salazar et de certains de ses officiers-courtisans contre les misérables troupes qu'il avait envoyées « défendre » l'Estado da Índia et, plus parti-

<sup>21</sup> Berto ESTRELA, *PERIGO E FASCÍNIO EM ÁFRICA. ANGOLA 1962-1964*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 250p., photos noir et blanc.

culièrement, sa Marine. N.R.P.SIRIUS<sup>22</sup> n'est pas un livre facile à suivre puisqu'il est hybride : 1<sup>o</sup>) les témoignages et lettres de deux officiers de l'Armada (dont l'un fut prisonnier des Indiens) mais décorés tous deux, et 2<sup>o</sup>) l'histoire assez fantastique, mais réelle, d'un troisième, l'auteur, qui réussit à échapper à l'emprisonnement mais qui, à l'issue d'une procédure disciplinaire, fut radié des cadres de la Marine de 1963 à 1975 (date de sa réhabilitation post-révolutionnaire).

Comme disait un grand homme politique français du XX<sup>e</sup> siècle, « la justice militaire est à la Justice ce que la musique militaire est à la Musique ». Elle marche toujours au pas et aux ordres, au Portugal comme ailleurs. A fortiori dans un Etat dictatorial et en période de crise où l'on cherche de l'héroïsme à tout prix.

Intrinsèquement l'histoire est mince. L'officier commandant la vedette (20 tonnes) Sirius saborde son minuscule bâtiment devant le port de Mormugão (Goa), face à une escadre indienne (environ 20.000 tonnes). Mais au lieu de se rendre comme la plupart des troupes portugaises (sauf l'équipage de la vedette censée défendre l'enclave de Damão, qui réussira à gagner le port « neutre » de Karachi), Marques da Silva demandera au capitaine d'un cargo grec de le recueillir, lui et ses hommes. Il les conduira à Karachi. Selon lui, jamais la Marine n'a voulu reconnaître le bien fondé de la décision du commandant de cette coque de noix qui, selon elle, a failli à l'honneur et ne s'est pas battu comme le fit une autre vedette, devant Diu et l'avisó Afonso de Albuquerque devant Goa. L'avisó, d'ailleurs, fut eu partie détruit et ensuite récupéré par la Marine indienne, mais c'est le geste qui compte.

Le texte comporte également des lettres d'un officier de marine interné avec les milliers de soldats qui s'étaient rendus sans vraiment avoir résisté. Englué dans les « fumos da Índia », Salazar voulait des héros, même morts. Les militaires, eux, préféraient la vie. Et c'est ainsi que périt l'Império. Mort d'une « contradiction interne » (sic) à une Histoire impériale mythifiée au-delà de toute crédibilité par des strates d'onirisme, d'outrances et de démesures coupées des réalités, le tout étant nourri par des siècles d'historiographie si ultranationaliste qu'elle aveuglait même les esprits les plus pondérés. Les réveils sont toujours pénibles.

<sup>22</sup> Manuel José MARQUES DA SILVA, *N.R.P.SIRIUS. ÍNDIA 18 de DEZEMBRO DE 1961. TRÊS CASOS DE MARINHA*, Prefácio, Lisbonne, 2007, 143p., photo noir et blanc.